44
no. 42

LE PANEGYRIQVE DV CARDINAL MAZARINI.

Par L. A. P.

M. DC. XLIX.

LE

PANEGYRIQVE

DV

CARDINAL

MAZARINI

M. DC. XLIX

LE PANEGYRIQVE DV CARDINAL MAZARINI.

Par L. A. P.

MAzarin tu n'es qu'apparence,
Tu cache sous ton Eminence
Les ennemis de la vertu,
Miserable, à quoy songe tu?
I'entends les plus enormes vices,
Il faut inuenter des suplices
Afin de te faire mourir,
Puis que tu tasche à nous destruire
Crois-tu qu'on n'oseroit escrire
Pour te faire bien-tost perir.

T'imagine tu que la France
Souffre plus long-temps l'insolence
Qui te rend par tout odieux.
Ouure donc maintenant les yeux
Pour voir que ton ame endiablée
De toute malice comblée
Est plus horrible que l'Enfer,
Tu luy seruiras de Ministre,
Et ce peut estre à iuste titre
Cognoissant si bien Lucifer.

Tu luy ressemble en bien des choses,
Vos malheurs ont les mesmes causes,
Tu trouue ton contentement
A l'imiter parfaitement,
Si ton orgueil te precipite
Tu ne tomberas pas si viste
Que luy qui estoit bien aisé:
Mais i'oseray pourtant te dire,
Quoy qu'il seruist vn grand Empire
que iamais il n'a rien volé.

Tu

Tu es vn monſtre d'auarice,
Il t'en a monſtré l'exercice,
Ie crois que tu tiens tout de luy
Que ſans ſon fauorable appuy
Et les effets de ſa prudence
L'on t'auroit banny de la France
A cauſe du bien qu'on t'y veut;
Que meſme les moindres canailles
T'auroient arraché les entrailles,
Les yeux, la barbe & les cheueux.

Pour moy ie te le dis ſans honte,
Que s'il te falloit rendre conte
A ceux qui ſont de mon humeur,
Ie te le dis de tout mon cœur
Qu'auant ſeulement de t'entendre
Promptement ils te feroient pendre
Pour auoir tant commis d'excez,
Ils t'enuoyeroient droit au ſuplice
Et lors qu'on t'auroit fait iuſtice
L'on feroit iuger ton procez.

Va, va, Postillon de la Poste,
Il faut que le Diable t'emporte
Puis qu'on ne te peut plus garder;
Oseroit-il bien l'hazarder?
Non, puis que tu luy faisois honte,
Quand il verroit au bout du conte
Qu'il seroit moins meschant que toy.
S'il ne t'emporte, qu'il t'entraisne,
D'eust-il n'en rien dire à la Reyne,
C'est luy qui le dit non pas moy.

Où pense-tu qu'on te retire,
Quoy, dans l'Espagne? dans l'Empire?
A Rome? à Venise? en tout lieu
L'on croira bien seruir à Dieu
Si l'on te traite comme en France.
Tu dois penser, pauure Eminence,
Que tous ceux qui t'ont dit adieu,
Te voudrois voir aller au Diable
Pour apres escrire la fable
Que tu fournirois en ce lieu.

Sauue-toy si tu me veux croire,
Puis que il n'y a plus rien à faire,
En France il n'y a plus d'argent,
On t'y refuse pour Ageur,
Bref, l'on t'y haït plus que la peste,
Ioüe habilement de ton reste,
Pour sortir sans retardement,
Par le moyen de cette absence
Tu peu euiter la potence
Qu'on te destine au Parlement.

Efforce toy d'aller bien visse,
De peur qu'on ne suiue ta piste,
Si tu n'en peut venir à bout
On pourra t'attraper au bout
De ta trop funeste carriere,
Mets toy si tu peux dans la biere,
Ce moyen n'est point deffendu,
Car dans vne pareille affaire
Tout le meilleur est de se taire
Pour s'exempter d'estre pendu.

Il ne faut pas que tu te plaigne,
Si l'antiquité nous enſeigne
Que pour bien punir les voleurs,
Fourbes, adulteres, menteurs,
On les promenoit ſur vn aſne,
Et toy qui monte ſur la cane
Tu leur peut donc bien reſſembler,
Mais leur aſne eſtoit d'Arcadie,
Ton oyſeau eſt de Lombardie,
C'eſt pourquoy tu dois t'en aller.

Te faudroit bruſler Sodomiſte,
Ie ne crois pas que tu l'euite
Icy bas ou bien dans l'Enfer,
Car de l'eſteindre par le fer
On te feroit grande iniuſtice
De t'ordonner ce doux ſuplice,
Il vaudroit bien mieux t'embrocher,
Puis que tous les bourreaux te feſſent,
Et ceux que tu as fait expirer par les feſſes
N'auront rien à te reprocher.

Tu es des plus abominables,
Le plus insolent des coupables,
On te traitte trop doucement,
Si i'auois le commandement
De satisfaire à ton merite.
I'en ferois si bien la poursuite
Que tu n'en rechapperois pas,
Car afin de t'arracher l'ame,
Le poison, le fer & la flâme
I'employerois pour ton trespas.

Quant à moy ie te le souhaitte
De la façon la plus parfaite
Qu'on puisse iamais inuenter,
Ie me veux auiourd'huy vanter
De t'auoir fait mourir au monde,
Mais ta malice sans seconde
Y doit viure eternellement,
Puis que ton Roy tu deshonore
Et que tout le monde t'abhorre
Auec tant de contentement.

EPITAPHE.

CY giſt deſſous ce Pauillon,
L'ame inſigne d'vn Poſtillon,
Qui nous faut nommer Mazarine,
Qui fut plus propre à la cuiſine,
Plus adroitte à lecher vn plat
Que non pas à regir l'Eſtat.
Dans le Printemps de ſon enfance,
Il y auoit quelque apparence
qu'il auoit du raiſonnement,
Mais quoy ſon peu de iugement
Nous fait auiourd'huy bien paroiſtre
qu'il eſt entré par la feneſtre
Dans l'eminente dignité
Où nous l'apperceuons monté.
Il me ſemble que ſa fortune
qui d'vn illuſtre Poſtillon
L'a fait reuenir Eſtallon
Luy deuroit ſembler importune,
Ie crois qu'en ſon tombeau pour vn grand Cardinal,
On n'y trouuera rien que le ſors d'vn cheual,
Et s'il ſi rencontre autre choſe
Ce ſera par metamorphoſe.

STANCES.

ON ne peut trouuer à redire
Si ie parle si librement,
En parlant veritablement
On n'en peut iamais assez dire.

Ce morceau semblera friand,
Il ne doit point paroistre estrange,
Car l'on est digne de loüange
De dire vray tout en riant.

FIN.

STANCES.

ON ne peut trouuer à redire
Si ie parle ſi librement,
En parlant veritablement
On n'en peut iamais aſſez dire.

Ce morceau ſemblera friand,
Il ne doit point paroiſtre eſtrange,
Car ſon eſt digne de loüange
De dire vray tout en riant.

FIN.